

Marins au combat à terre

Jean-Marie KOWALSKI

Maître de conférences, Paris-Sorbonne / École navale



Fusiliers marins en 1914 par Charles Fouqueray.
© SHD.

La bataille décisive tant attendue n'a pas eu lieu sur mer en 1914. Elle ne se produit d'ailleurs pas de toute la guerre. Au début de celle-ci, les opérations menées par la Marine attirent peu l'attention de l'opinion. En Manche et en mer du Nord, elle est cantonnée dans un rôle d'auxiliaire de la *Royal Navy* qui mène des opérations de blocus contre l'Allemagne. Français et Britanniques ne partagent pas les mêmes vues sur la nature de ce blocus, mais la France n'a d'autre choix que de se plier aux *desiderata* de ses alliés. Si la Marine fait peu parler d'elle, les marins occupent quant à eux rapidement le devant de la scène à terre et leur action dans les Flandres, puis sur de nombreux autres champs de bataille, contribue à donner naissance à un authentique mythe national, alors que rien ne prédisposait cette troupe fraîchement constituée à soutenir les combats dans lesquels elle fut engagée. La construction de ce mythe relève sans doute d'un désir de représenter la France entière au combat, y compris les marins que l'on ne s'attendait guère à retrouver dans des combats à terre. Très tôt, le pouvoir politique s'empare du sujet et exalte leur rôle. La ville de Lorient offre ainsi à la brigade des fusiliers marins son drapeau, qui est remis par le président de la République à l'amiral Ronarc'h, le 11 janvier 1915, à Saint-Pol-sur-Mer, à proximité de Dunkerque. Raymond Poincaré est alors accompagné du ministre de la Marine, Victor Augagneur. Les fusiliers ne furent pas les seuls marins à faire l'expérience du combat à terre. Nombre de canonniers furent engagés aux côtés de l'armée de Terre lors de plusieurs phases critiques du conflit.

Les fusiliers marins : entrée sanglante dans la légende

La brigade des fusiliers marins, constituée des 1^{er} et 2^e Régiments de fusiliers marins (RFM) et réunissant au total quelque 6 600 hommes, a été créée en août 1914 par agrégation de personnels d'origines diverses. Bon nombre de ces marins n'ont aucune formation militaire au combat d'infanterie de ligne et le maniement des armes leur est souvent quasiment inconnu¹. Pourtant, ils suscitèrent un authentique engouement qui ne s'amenuisa pas après la guerre. La saignée subie au début du conflit par l'armée de Terre conduit le ministère de la Marine à proposer l'appui des hommes dont il dispose. On trouve parmi les effectifs mobilisés de jeunes marins, mais aussi des inscrits maritimes, marins-pêcheurs, marins de commerce, venus essentiellement des dépôts de Brest, Lorient, Cherbourg et Rochefort et placés sous le commandement du contre-amiral Ronarc'h.

1. Voir Jean-Christophe Fichou, « Les Pompons rouges à Dixmude : l'envers d'une légende », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, vol. 240, n° 4, 2010, p. 5-21. À peine un quart des hommes de la brigade (1443) était fusilier marin breveté.

À la fin du mois d'août, ils sont rejoints par quelque deux cents Toulonnais. Parmi ces hommes, beaucoup sont d'une santé médiocre ou n'ont tout simplement pas l'habitude de marcher.

La première mission confiée à la brigade, constituée officiellement le 22 août, fut la police de la capitale, avant même d'en assurer la défense. Le maintien de l'ordre à Paris n'est pas une sinécure au cours de l'été 1914. La mobilisation y a concentré un grand nombre de conscrits à la discipline aléatoire et une vague de germanophobie s'exerce, notamment contre les commerçants aux origines allemandes réelles ou supposées. La troupe est hétéroclite, mal équipée, mais ce sont les plus jeunes qui retiennent l'attention de la population parisienne qui leur attribua les sobriquets sympathiques de « demoiselles aux pompons rouges » ou de « demoiselles de la Marine ».



Fusiliers marins posant avec leur drapeau.
© gallica.bnf.fr / BnF.

Au mois d'octobre 1914, alors que les armées des deux camps sont entraînées dans la « course à la mer », les fusiliers marins quittent Paris pour aller soutenir l'armée belge, l'aider à se replier en bon ordre et protéger par la même occasion le port de Dunkerque qu'ils rejoignent le 7 octobre. Après des premiers combats à Melle, ils arrivent à Dixmude le 15 du même mois. C'est là que Ronarc'h rencontre le général Michel, commandant les forces belges. Les deux officiers s'accordent sur la nécessité qu'il y a à maintenir l'ennemi au-delà de l'Yser. C'est alors que Ronarc'h transmet à ses bataillons le célèbre mot d'ordre : « *Sacrifiez-vous. Tenez au moins quatre jours* ». Les Allemands ne leur laissent pas le temps de s'installer et déclenchent une violente offensive dès le 16 octobre en tirant profit de leur

nombre. Après une accalmie, les combats reprennent avec force le 19 octobre. Les Allemands sont en nette supériorité numérique pour se lancer à l'assaut des lignes alliées défendues par environ 6 000 fusiliers marins français et 5 000 fantassins belges, rejoints plus tard par des tirailleurs sénégalais² tombés quelque peu dans l'oubli sous l'effet de l'amplification épique de l'action des marins. Les pertes sont massives et, dans les premiers temps, nombre de jeunes marins sont pris de panique face à la violence des combats. À la fin de la bataille, plus de la moitié des fusiliers sont morts ou mis hors de combat³. Chez les Sénégalais, au nombre de 2 000, le bilan est plus terrible encore: on compte 80 % de pertes. À ce prix, l'objectif de tenir quatre jours afin de permettre aux renforts d'arriver est plus qu'atteint: le front tient plus de trois semaines. Dès le 3 novembre, les inondations de l'Yser stoppent l'avancée allemande mais les fusiliers marins ne quittent Dixmude que le 10, après les ultimes offensives allemandes; les combats cessent fin décembre.



Fusiliers marins en 1914-1915 dans le Nord de la France.
© SHD.

Les fusiliers marins participèrent par la suite à nombre d'autres combats. Ils sont engagés dans la seconde bataille d'Ypres du 22 avril au 24 mai 1915. À cette occasion, ils sont présents dans le secteur de Steenstraete lorsque les Allemands utilisent pour la première fois des gaz de combat qui font des ravages dans une troupe dépourvue de moyens de protection. L'utilisation de cette arme nouvelle fait courir des bruits dans la troupe. Charles Le Goffic rapporte ainsi les propos du commandant Geynet selon qui 450 territoriaux seraient entrés dans une tranchée

2. 3^e bataillon du Maroc et 1^{er} bataillon d'Algérie.

3. Entre le 16 et le 27 octobre, la brigade de fusiliers marins perd près de 3 000 hommes. À la fin des combats, on compte 1 200 morts, un millier de disparus et 4 300 blessés parmi les marins.

apparemment abandonnée et dont seuls 32 en seraient revenus : « *les uns disaient que les mitrailleuses, dissimulées au bout de la tranchée, s'étaient soudain démasquées; d'autres parlaient d'une invention diabolique des Boches, une "pâte asphyxiante" à l'absorption de laquelle auraient succombé les assaillants* »⁴. On les retrouve en juin 1915 en Champagne, sur la crête des Épargnes, en juillet à Sonvaux ou encore en septembre sur la butte de Souain, en octobre sur le plateau de Massiges... Les pertes sont si lourdes qu'elles font peser une menace sur l'armement des navires de commerce qui exige de préserver les inscrits maritimes. La brigade est dissoute le 6 novembre 1915. Depuis sa création en août 1914, le montant total des pertes s'élève à 172 officiers, 346 officiers mariniers et quelque 8 000 quartiers maîtres et matelots⁵.

En dépit de la dissolution de la brigade, un bataillon est toujours maintenu. Il participe à de nombreux combats jusqu'à la fin de la guerre. Les marins sont présents en première ligne lors de l'offensive des Cent-Jours dans le secteur du Moulin de Laffaux et de l'Ailette, où leurs pertes sont élevées. Leur drapeau porte aujourd'hui les noms de cinq batailles de la Grande Guerre : Dixmude (1914), Yser (1914-1915), Longewaede (1917), Hailles (1918) et le Moulin de Laffaux (1918)⁶.

Du dreadnought à la péniche fluviale : l'épopée inattendue des canonnières marines

Les fusiliers ne sont pas les seuls à combattre à terre. Parallèlement à la proposition de mettre à disposition du ministère de la Guerre les marins disponibles pour constituer la brigade de fusiliers, le ministère de la Marine suggère, dès le mois d'août 1914, que ses canonnières et matériels non nécessaires sur les bâtiments de surface soient engagés à terre⁷. Le 15 août, la proposition est acceptée et la Marine offre neuf pièces de 14 cm et neuf de 16 cm⁸. Quelque deux mille hommes forment ainsi un régiment de canonnières marines placé sous le commandement du capitaine de vaisseau Amet.

4. Voir Charles Le Goffic, *Steenstraete, un deuxième chapitre de l'histoire des fusiliers marins, 10 novembre 1914-20 janvier 1915*, Paris, Plon, 1917, p. 168.

5. Jean-Christophe Fichou, *art. cit.*

6. Moins connus que les autres, les combats de Longewaede (Langewad, entre Dixmude et Ypres) prennent place dans les batailles de l'été 1917 destinées à enfoncer la ligne de défense allemande au nord-est.

7. Contre-amiral Jehenne, *Historique des batteries de canonnières-marines et des canonnières fluviales. Rapport sur la participation des formations de canonnières-marines et canonnières fluviales aux opérations des Armées de terre du 30 août 1914 au 1^{er} mars 1919*, ministère de la Guerre, 1938.

8. De nombreuses versions de ces pièces d'artillerie de marine furent mises en service. Voir Service historique de la Défense (Ruelle), Série 217, *Fonds de la direction des constructions navales de Ruelle, plans de canons et de navires*.

Face à l'avancée allemande, le siège de Paris se prépare et, dès le 1^{er} septembre, les marins sont répartis dans les forts qui ceignent la capitale. Leur sont confiées des pièces à longue portée ainsi que des canons de 75 contre aéronefs⁹. À la fin du mois, ils sont répartis pour l'essentiel dans sept forts qui assurent la défense Nord et Est de Paris. L'inquiétude est vive au cours de la première semaine de septembre face à l'avancée allemande. Les marins sont ainsi sollicités à la hâte face à la pénurie de personnel de l'armée de Terre. Lorsque le général Desaleux, commandant l'artillerie parisienne, demande le 3 septembre au capitaine de vaisseau Amet d'armer en partie les pièces des forts, il ne peut le faire qu'en puisant dans ses maigres réserves et en utilisant, la nuit, du personnel affecté en journée aux pièces à longue portée. Une forme de précipitation et d'improvisation règne : les demandes ne cessent de s'ajouter les unes aux autres, ce qui a pour effet de déstabiliser des unités qui, constituées à la hâte, sont rapidement éclatées à nouveau en de nombreux sous-ensembles.

La situation se stabilise à partir de la mi-septembre et l'organisation territoriale des commandements des forts se met en place. Là où le contingent de marins est important, un officier (lieutenant de vaisseau) prend les fonctions de commandant d'armes de la place¹⁰. Ailleurs, les officiers de Marine sont simplement commandants de l'artillerie locale¹¹. Les forts sont eux-mêmes réunis en trois groupements : l'un au nord, avec un quartier-général placé à Montmorency, l'autre à l'est avec un quartier-général à Villiers-sur-Marne. Les marins des forts de l'ouest et du sud sont placés sous le commandement de l'adjoint du capitaine de vaisseau Amet, basé à Livry.

À partir du 3 octobre, deux batteries de deux pièces de 16 chacune arrivent à la demande du général Gallieni, tandis que les marins quittent progressivement la région parisienne pour des positions plus à l'est à mesure que les Allemands reculent. Pour ceux qui prennent position dans les batteries de Saint-Brice et de Coubron, c'est la découverte des obligations d'une troupe à terre, desquelles les marins sont très peu familiers : cantonnements, approvisionnements, construction d'abris et de voies ferrées, travaux de terrassement. Deux lieutenants de vaisseau, parmi lesquels François Darlan, arrivent à Toul dès le 2 octobre, accompagnés de quinze marins, avec pour mission de débarquer et de mettre en batterie douze pièces de 16. Ces pièces doivent participer à la défense rapprochée et à la défense avancée de Toul-Nancy.

9. 1 500 hommes environ sont affectés dans les sept forts principaux des régions Nord et Est de Paris, 300 aux batteries de 16 de Coubron et Saint-Brice, 200 environ dans les sections de 75 contre aéronefs de cinq forts.

10. Villeneuve-Saint-Georges, Vaujours, Stains, Ecouen, Redoute du Moulin, Sucy-en-Brie, Montlignon, Domont, Cormeilles, Hautes-Bruyères.

11. Mont-Valérien, Rosny, Butte-Pinson, Hautes-Bruyères dans un premier temps.

Le recul de l'ennemi conduit à une nouvelle réorganisation avant même que ces travaux ne soient totalement achevés. Au cours de la première semaine de mars 1915, les marins de la batterie de Coubron partent pour Toul, tandis que ceux de Saint-Brice s'en vont à Verdun. Les canonnières marines affectés aux canons de 75 de défense anti-aérienne partent simultanément gagner les mêmes secteurs. Dans le même temps, on retrouve des marins à des fonctions plus inattendues, mais nécessaires à la conduite de l'artillerie. La défense de Paris est dotée de projecteurs destinés à guider les tirs. Ces projecteurs sont pour une part fixes et disposés sur les principaux forts et sur la Tour Eiffel. Ils sont également mobiles pour certains, et installés à bord de véhicules conduits par des marins.

Le 2 octobre, au moment où un détachement de marins arrive à Toul, un autre arrive à Verdun afin d'y débarquer et mettre en batterie les pièces de 14, modèle 1910, arrivées dans la place. La mission des marins est triple : bombarder les voies de communication de l'ennemi ainsi que les points de rassemblement de son personnel, mais aussi frapper ses pièces placées hors de portée de l'artillerie lourde de la place. À Verdun comme à Toul, les marins conduisent l'expérience d'installer des pièces d'artillerie sur des péniches¹². Deux d'entre elles sont ainsi mises en service sur le canal de la Meuse pour contribuer à la défense du secteur de Verdun. Celles-ci sont désarmées en février 1916.

En septembre-octobre 1915, quatre groupements d'ouvrages fixes sont construits pour les pièces de 16 et une pièce est à nouveau placée sur une péniche qui opère sur le canal de la Marne à l'Aisne, pour bombarder la gare du Pont-Faverger. Au déclenchement de l'offensive le 25 septembre 1915, l'artillerie de marine bombarde de manière efficace les arrières de l'ennemi.

Au cours de l'année 1916, les pièces de marine sont mises à contribution au cours de deux opérations majeures : la défense de Verdun et l'offensive de dégagement entreprise dans la Somme. Deux périodes peuvent être distinguées dans la défense de Verdun. Au cours de la première, du 21 au 29 février, les pièces de marine sont engagées dans la défense du site mais tombent presque toutes aux mains de l'ennemi. Attaquées violemment dès le début de l'offensive allemande, elles se retrouvent isolées : voies ferrées détruites, lignes téléphoniques coupées, postes d'observation écrasés. L'arrivée de nouvelles pièces permet ensuite aux marins de

12. Ces péniches reçurent des pièces de 14, 16, 19 et 24. À ces péniches, il convient d'ajouter huit canonnières fluviales portant chacune deux canons de 14 et quatre canonnières portant chacune deux canons de 10. Elles sont en outre défendues contre l'aviation par des pièces de 47 mm. Elles furent commandées par le capitaine de vaisseau Schwerer avant que, nommé contre-amiral, il ne rejoigne Brest. Les canonnières sont elles-mêmes accompagnées de péniches chargées d'assurer leur ravitaillement.

participer au dégagement de la place. À partir du 29 février, il ne reste à Verdun que la 1^{ère} batterie, sous le commandement du lieutenant de vaisseau de Vigouroux d'Arvieu.

En juillet 1916, lors de l'offensive de la Somme, un changement significatif intervient dans la mesure où les pièces de marine cessent d'être considérées comme des pièces fixes de position. Installées sur des chariots mobiles, elles sont déplacées par la route ou par voie ferrée, au gré des besoins, et les ouvrages qui les abritent ne sont plus casematés.

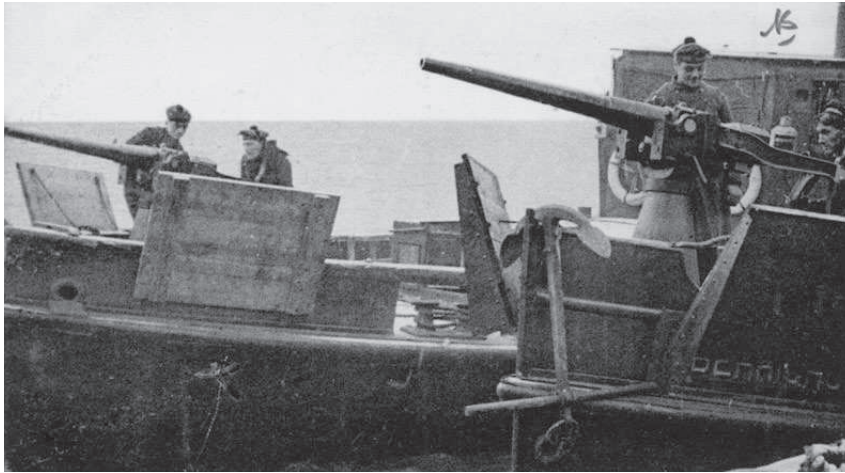
En 1917, les canonnières marines se battent dans la Somme, participent aux opérations de l'Aisne et de Champagne, des Flandres, mais aussi de Verdun et de la Malmaison. Partout, leur action permet de frapper l'ennemi au plus loin et avec précision.

Les canonnières marines : une reconnaissance tardive

Près de trois ans après les fusiliers marins, les canonnières reçoivent leur drapeau le 7 février 1918 des mains du président de la République accompagné du ministre de la Marine et du Chef d'État-Major Général. Lorient avait offert le drapeau des fusiliers marins, celui des canonnières est offert par la ville de Toulon. Dans son discours, le général Buat déclare : *« partout où l'on se battra, il y aura des canonnières marines. Il y aura la Marine, devrais-je dire, car tous les corps de la marine militaire et marchande rivalisent de zèle pour vous fournir des cadres et des soldats. Les cadres ! Ce sont des officiers de vaisseau (de l'active et de la réserve), des officiers des équipages, des officiers mécaniciens, des ingénieurs du génie maritime et de l'artillerie navale, des ingénieurs hydrographes, des commissaires, des professeurs d'hydrographie, des administrateurs, des capitaines et lieutenants au long cours et au cabotage ; tous gens de cœur, et techniciens émérites. Des canonnières ! Ce sont des matelots ou d'anciens matelots, et c'est tout dire ! Leur bravoure, leur tenue, l'amour de leur matériel sont légendaires dans les Armées ; ils y sont l'exemple du soldat ! »*¹³

Tout est bon pour déplacer les lourdes pièces d'artillerie de Marine. En avril 1918, on retrouve les péniches qui remontent l'Oise en amont de Compiègne depuis la Champagne. Fin mai, les péniches venues de l'Oise sur l'Aisne remontent en

13. Général de division Buat, cité par le contre-amiral Jehenne, *op.cit.*, p. 56. Le général Buat rappelle en conclusion les cinq citations à l'ordre de l'armée, deux à l'ordre du corps d'armée et une autre à l'ordre de la division obtenues à titre collectif par la 3^e division de la Réserve générale d'artillerie lourde.



Canonnières françaises en 1914-1915.
© SHD.

amont de Vic-sur-Aisne et bombardent le 31 mai les abords de Soissons. Fin septembre, les péniches placées sur le canal de la Marne à l'Aisne participent à l'offensive franco-américaine en direction de Rethel, Vouziers et Sedan. La mobilité des pièces se fait donc par tous les moyens existants : ferroviaires, routiers et fluviaux et permet aux marins de contribuer à repousser les attaques allemandes du printemps et du début de l'été 1918. Les unités sont à nouveau engagées dans les offensives qui commencent le 18 juillet et ne s'achèvent qu'avec l'armistice, le 11 novembre. Elles sont notamment présentes en soutien de l'offensive américaine dans le secteur de Saint-Mihiel le 12 septembre, et quinze jours plus tard dans les secteurs de Rethel, Vouziers et Sedan, aux côtés des troupes françaises et américaines, puis sur la rive droite de la Meuse. L'armistice ne signifie pas la fin des opérations pour tous ces marins, le groupe des péniches est en effet déplacé à Bauzement, à l'est de Nancy, pour participer aux travaux de réfection du canal de la Marne au Rhin. Quant aux canonnières fluviales, dont les batteries avaient été désarmées en décembre 1917, elles reprennent du service en novembre et décembre 1918 pour assurer la police et la surveillance du Rhin.

Si l'on s'en tient à la quantité de pièces d'artillerie fournies par la Marine, celle-ci peut paraître modeste avec un total de 111 pièces¹⁴. Sur ces 111 pièces, plus de

14. Voir Capitaine de corvette Muracciole, *Précis d'histoire maritime, 1914-1946*, Marine nationale, Service historique de la Défense, 1966, p. 39. On compte 29 canons de 14 modèle 1910, 15 canons de 16 modèle 1887, 17 du modèle 1891, 36 du modèle 1893, 14 du modèle 93-96.

la moitié furent détruites par l'ennemi, par accident ou par usure. Pourtant, cet appui d'artillerie joua un rôle déterminant par ses capacités de tir à longue distance inégalées dans l'armée de Terre. Ces capacités furent améliorées au fil de la guerre et les munitions furent adaptées au combat terrestre dans la mesure où elles n'avaient plus pour vocation de percer des blindages, mais bien de toucher des casemates et des concentrations de troupes faiblement protégées. Quoique difficiles à installer du fait de leur masse importante, manquant souvent de munitions en quantité suffisante, ces pièces eurent un réel intérêt opérationnel que souligne l'insistance avec laquelle leur concours fut demandé. Elles permirent également de développer une coopération interarmées et interalliée inédite, les marins se retrouvant en situation de combattre à terre en soutien des Américains arrivés par la mer en France.

La participation des marins aux combats terrestres ne se limite pas à Dixmude, même si la glorification de l'engagement des fusiliers les fit entrer dans la légende. Moins mise en avant, mais essentielle, fut la participation des canonnières et de leurs pièces d'artillerie aux combats terrestres. Le sacrifice des fusiliers donna ainsi naissance à une forme de mythe collectif, célébré tant par les écrits historiques que par les créations artistiques. En 1917, Georges Le Bail décrivait avec emphase cette « *phalange héroïque née spontanément à la lumière* »¹⁵. En 1922, le peintre Camille Godet, chargé par Emmanuel Le Ray, architecte de la ville de Rennes, de décorer le Panthéon de l'Hôtel de ville, choisit quant à lui de représenter un fusilier marin croisant une colonne de soldats américains pour illustrer l'arrivée des forces des États-Unis en France. Sans doute décalée par rapport à l'image traditionnelle du Poilu, celle du bachi porté jusque dans les Flandres, loin des bateaux et des ports bases est surtout symbolique de l'engagement total du pays dans la guerre.

15. Georges Le Bail, *La Brigade de Jean Le Gouin : histoire documentaire et anecdotique des fusiliers marins de Dixmude*, Paris, Librairie académique Perrin, 1917.